

Retour de veillée

La mère de mon père habitait chez son frère au bourg de Bard. Nous allions lui rendre visite certains dimanches après-midi. En hiver, c'est à la veillée, deux ou trois fois, que nous faisons le déplacement.

Nous soupions de bonne heure, avant la nuit, à moins d'être invités à manger un morceau du cochon qui venait d'être saigné chez le tonton Pierre (le frère de ma grand-mère).

Aux moulins de Malleray, sur les bords du Vizézy, mon père coupait pour chacun de nous un bâton dans les noisetiers qui ne manquaient pas à cet endroit. Ca facilitait notre marche car il y avait de rudes montées et puis cela pouvait servir à écarter quelque chien mal intentionné dans la traversée des villages qui se trouvaient sur notre parcours : Essertines, Heyrieux, Contéol. De Malleray à Bard il faut une heure et demie. Nous avons trois vallées à traverser, donc trois ponts à passer : sur le Vizézy, la Trézaillette et le Cotayet.

Un frère de ma grand-mère habitait aussi avec sa famille au Pic de Bard. Nous ne manquions jamais en passant de nous arrêter chez lui un instant pour lui dire bonjour. Et s'il ne venait pas avec nous au bourg nous devions repasser, au retour, lui dire au revoir.

En principe, ces sorties étaient prévues les nuits de clair de lune. Parfois il y avait de la neige, on y voyait comme en plein jour. Je trouvais cela magnifique.

Mais une fois, quand nous sommes repartis de chez le tonton Joannès, il faisait noir, mais noir ! On n'y voyait strictement rien. Mon père qui fumait avait son briquet pour tout éclairage.

Nous connaissions très bien le chemin pour l'avoir emprunté un grand nombre de fois aussi j'allais devant mon père et ma mère et, avec mon bâton, je tâchais de reconnaître les murs, les talus, les arbres du côté gauche du chemin. Du côté droit, en cas de faux pas, c'était la chute assurée au bas d'un mur, dans les ronces et autres buissons au risque de se casser quelque chose.

Bien sûr nous avançons très lentement. De temps en temps, dans les passages difficiles, mon père allumait son briquet ce qui nous permettait de nous repérer, surtout au passage des ponts. Nous entendions bien le bruit de la rivière mais on ne voyait pas le pont.

Au dernier pont, celui du Vizézy, le briquet ayant déclaré forfait - plus d'essence ! – il avait fallu brûler le coton. Il nous restait encore à traverser le bief qui amenait l'eau aux deux moulins (seul celui de l'André fonctionnait encore).

Moi j'avais trouvé la murette du bief puis à la suite, du côté gauche, la meule qui, posée à plat, l'enjambait. Le bief était peu profond : quarante centimètres environ pour une largeur de quatre-vingts. A part un bon bain de pieds cela ne présentait pas un bien grand danger. Mais du côté droit, c'était deux grandes pierres plates qui servaient de pont. Il n'y avait pas de protection et, en dessous, c'était la chute d'eau. Tomber là c'était se retrouver sûrement sous les voûtes des moulins.

Au moment même où nous nous apprêtions à passer sur la meule, une grande lueur a éclairé toute la vallée pendant un temps très court, peut-être deux ou trois secondes.

Que s'était-il passé ? Est-ce que c'était une étoile filante qui finissait de se désagréger au-dessus de nous ? C'était vers la fin de la guerre. Y avait-il quelqu'un en embuscade qui nous entendant parler avait voulu savoir qui nous étions et pour cela avait envoyé une fusée éclairante ? A cet endroit, il n'y avait pas d'arbres, nous étions à découvert. Mystère.

Cela nous avait tellement surpris que nous sommes rentrés sans en parler. Et ensuite nous n'en avons jamais reparlé avec mes parents. Cette nuit-là nous avons marché à tâtons pendant au moins trois heures, dans le noir absolu, pour nous rendre chez nous, avec, en prime, une grande interrogation.